Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 23

Artikel: Un quartier de Genève vers la fin du XVIIme siècle : le Pont-bâti
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-197587

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Trente-septième année. N° 23. Samedi 10 juin 1899.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
ETRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton: 15 cent. — **Suisse:** 20 cent.
Etranger: 25 cent. — **Réclames:** 50 cent.
la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Aux nouveaux abonnés. — *Les nouveaux abonnés à dater du 1er juillet, recevront* gratuitement *le Conteur d'ici à fin juin.*

A Payerne.

Monsieur le Rédacteur,

— Comment! allez-vous dire en ouvrant ma lettre, c'est la tante Gritelet qui m'écrit! Elle n'est donc pas morte! Mais elle doit être aussi vieille que les grands chemins!!

Pas tout à fait, monsieur le Rédacteur; on n'est pas d'hier, c'est vrai, on a entendu souffler bien des bises, on n'est plus si allante qu'autrefois, depuis que les rhumastismes sont venus et que les jambes sont parties, mais enfin le coffre est toujours bon et la vieille femme qui vous écrit aujourd'hui est bien la même Gritelet que vous avez connue autrefois, il y a .. au fait, à quoi bon vous dire combien d'années et vous rappeler que vous aussi vous avez vieilli.

Si je vous écris, Monsieur le Rédacteur, ce n'est pas pour disserter sur nos âges, et regretter le temps passé. C'est tout simplement pour vous raconter une petite équipée que je fis l'autre dimanche à Payerne. A Payerne, à la *Reine Berthe!!* Mon Dieu, oui! Vous allez me traiter de vieille folle, et me demander depuis quand je cours les spectacles. Ah! c'est qu'il y a spectacle et spectacle, et une vieille patriote comme moi ne fait pas de difficulté pour se déranger quand il s'agit d'assister à une manifestation de notre vie nationale.

Aussi, dimanche dernier, je n'ai pas hésité. J'ai pris ma canne et mon panier, mis la clef de ma maisonnette dans ma poche et je suis partie.

Ah! cette reine Berthe, c'est qu'elle occupe une place considérable dans mes souvenirs. Que de fois, dans ma jeunesse, n'ai-je pas rêvé que j'allais la voir apparaître, montée sur son palefroi, douce et majestueuse, grave et sereine. Que de fois, auprès du foyer, n'ai-je pas entendu ma grand'mère chanter de sa voix tremblotante la vieille romance qu'accompagnait discrètement le chant du rouet.

Ainsi que moi filait jadis
La reine Berthe en son pays. — Je file.
Par nos rouets, par nos chansons,
Les soirs d'hiver nous abrégeons.
Nous filons, nous filons, ma fille et moi.

Et je vois encore la brave ancienne me regarder en souriant quand elle arrivait à ce couplet:

Ne tordez ni trop, ni trop peu,
Mais gardez un sage milieu. — Je file.
Fille qui songe à son amant
Va trop vite ou trop lentement.
Nous filons, nous filons, ma fille et moi.

A vrai dire, j'avais un peu d'appréhension. Je craignais que le spectacle que j'allais voir ne fût au-dessous de ce que mon imagination avait rêvé. On n'arrive pas à mon âge — mettons si vous voulez que, comme les jolies femmes, je suis entre dix-huit et huitante — on n'arrive pas à mon âge sans avoir été souvent désillusionnée et je me demandais ce qui resterait de la douce figure si souvent entrevue dans mes rêves.

Eh bien, non, je n'ai pas été déçue et je ne regrette nullement ma course, ni la chaleur et la soif que l'on endurait sur l'estrade.

Vous ferai-je un compte-rendu détaillé de la pièce? Hélas, ma plume est bien pauvre pour vous décrire la splendeur des décors et des costumes. Une analyse et une critique! Laissons cela à de plus habiles que moi.

La pièce est une série de tableaux représentant la bonne reine Berthe à différentes époques de son existence; dès sa jeunesse à sa mort, tableaux qu'aucune intrigue ne lie entre eux. Plutôt qu'une pièce, c'est une histoire illustrée de la reine Berthe, et franchement, j'aime autant cela.

Nous la voyons, jeune fille, demander à l'abbé de St-Gall de lui procurer les moyens d'apprendre le latin; jeune reine, rendre la justice dans son château de Chavornay, récompenser la petite bergère qu'elle trouve filant en gardant son troupeau et railler agréablement ses dames de compagnie qui lui font la cour en apparaissant avec des quenouilles. Nous la voyons, jeune mère, instruire ses enfants. Puis nous assistons à ses épreuves, avec le débauché qui fut son second mari, et, enfin, à sa mort, l'un des tableaux les plus solennels et les plus émouvants.

Ce que je voudrais dire, c'est le plaisir que j'ai éprouvé en constatant le zèle, le courage, l'entrain qu'il a fallu à la population de Payerne pour mener à bien une œuvre pareille. On voit que chacun s'est mis de tout cœur à la besogne. On sent qu'on est devant des acteurs passionnés et convaincus, qu'anime un souffle patriotique. Les rôles les moins importants sont soignés. Impossible de dire qui joue le mieux. Chacun a oublié son individualité pour entrer dans la peau du personnage qu'il représente et les figurants jouent avec autant de conviction que les premiers rôles.

J'avais dit que je ne ferais pas de critiques, et cependant il en est une que je ne puis retenir. La diction a été très soignée, et l'on a eu raison quand il s'est agi des rois et des nobles, mais pourquoi, grand Dieu, n'a-t-on pas laissé aux paysans leur bon accent vaudois? Vrai, ces paysans ne sont pas de chez nous! La jeune Pernette et le père Anselme n'eussent-ils pas été bien plus vrais avec un petit accent broyard?

Cela peut vous paraître outré ce que je dis là, mais que voulez-vous, je suis vaudoise jusqu'au bout... de la langue, c'est le cas de le dire.

Quoi qu'il en soit, j'ai été émue, oui émue jusqu'aux larmes quand, au son de toutes les cloches de Payerne, la bonne reine a expiré, et j'ai vu autour de moi bien des mouchoirs qui se tiraient en cachette.

Je ne dirai pas toutes les réflexions que j'ai faites ensuite. Vous les traiteriez de radotages de vieille femme. Je voudrais seulement dire à nos amis de Payerne qu'ils ont fait une œuvre du plus pur patriotisme en faisant renaître la belle figure de la reine Berthe et en nous présentant ce modèle, que ce travail doit contribuer à faire aimer toujours plus la petite patrie romande et qu'une vieille femme leur est reconnaissante de l'émotion qu'elle a éprouvée.

Croyez-moi, Monsieur le Rédacteur, allez entendre la *Reine Berthe*, et engagez vos lecteurs à y aller. Pas plus que moi vous ne regretterez votre course. En attendant, je reste votre servante.

TANTE GRITELET.

P.-S. Je parlais tout à l'heure de la soif et de la chaleur que j'ai ressenties sur l'estrade. Je suis heureuse de savoir qu'il n'en a pas été de même pour tout le monde. Faut-il pas que dans le train je me trouve avec de joyeux lurons qui chantaient et riaient.

« Mon père, que je me disais! Est-il possible de chanter après avoir enduré cette *raveur* tout l'après-midi? »

L'un d'eux a sans doute vu mon étonnement, car il m'a dit:

— Excusez-nous, Madame, nous sommes bien gais, mais il y a de quoi. Nous sommes journalistes, et, ma foi, on a été si bien reçu par ces Payernois... Vous savez, le *carnotzet*... le jardin du syndic...

— Oh alors, que je lui ai dit! Inutile de m'en dire plus long. La bonne reine Berthe a pensé à vous quand elle a fait planter la vigne, et sur son testament, il y a une ligne pour vous.

Quant au syndic... je le connais. La bonne reine ne pouvait pas trouver de meilleur exécuteur testamentaire.

Pour copie conforme,

PIERRE D'ANTAN.

Un quartier de Genève vers la fin du XVIIme siècle.

Le Pont-bâti.

Notre génération qui n'a vu que la Genève nouvelle avec ses quais superbes, ses ponts, ses riches habitations, ne peut guère se figurer l'aspect de cette même ville vers la fin du XVIIme siècle. Il vaut certes la peine de lire à ce sujet cette très curieuse page de Marc-Monnier, extraite de son intéressant ouvrage: *Genève et ses poètes :*

Il y avait alors à Genève, nous dit-il, un grand pont, qui était appelé le *Pont-bâti*; c'était une rue sur pilotis, enjambant le Rhône et couverte de constructions, de boutiques, de fabriques, d'hôtelleries : un grand navire à l'ancre, une bourgade amphibie où l'on vivait presque en matelot; les celliers construits sur le pont pendaient sur la rivière.

Là, quantité d'industries exploitant l'eau courante nourissaient 200 familles, juchées les unes par-dessus les autres, dans ces pittoresques fouillis de maisons de bois qui s'entassaient pêle-mêle comme au hasard.

Un poète qui écrivait au pinceau a fort exactement dépeint ces quartiers d'un autre temps dont il a pu voir les derniers restes. « C'est, dit-il, un pâté de baraques sur le bord du Rhône.... rien n'est d'aplomb, les

étages avancent et reculent, les chambres ressortent en cabinets et en moucharabys. C'est un mélange incroyable de colombages, de bouts de planches, de poutrelles, de lattes clouées, de treillis, de cages à poulets en manière de balcon; tout cela vermoulu, fendillé, noirci, verdi, culotté, chassieux, refrogné, caduc, couvert de lèpres et de callosités à ravir un Bonnington ou un Decamps. Les fenêtres, trouées au hasard et bouchées à demi par quelque vitrage effondré, balancent des guirlandes de tripes et de vessies de porc, capucines et cobaeus de ces agréables logis. Des tons vineux, sanguinolents, délavés par la pluie, complètent l'aspect féroce et truculent de ces taudis hasardeux, dont le Rhône, qui passe dessous, fait écumer la silhouette dans son flot d'un bleu dur. »

* * *

Une belle nuit (du 17 au 18 janvier 1670), l'ancien *Pont-bâti* et tout ce qu'il portait prit feu; on peut se figurer le spectacle et le désastre. Les récits du temps rapportent qu'en deux heures soixante-douze maisons furent attaquées, cinquante-quatre incendiées; un des bras du Rhône (très bas, il est vrai, dans la saison) comblé par les débris sur un espace de 220 pieds; le pont fuma vingt jours. Eruption effrayante, on eût dit que le ciel croulait dans le feu. Les montagnes paraissaient incendiées : à trois lieues du foyer on lisait comme en plein midi.

En voyant de loin cet embrasement, les Vaudois, qui ne se l'expliquaient pas, coururent aux armes. Puis que d'horreurs! — nous ne faisons que répéter le dire des témoins — 122 victimes! Ceux qui échappaient au feu, périssaient dans l'eau. On ne retrouva qu'une trentaine de corps et dans un état affreux: bras détachés, jambes coupées, crânes ouverts, faces à moitié brûlées, corps enlacés, carbonisés; paquets d'os et de chair « formant un seul nœud », tout ce qui peut navrer et soulever le cœur; puis des scènes poignantes ou héroïques : des fuyards qu'on voyait flamber debout sur les toits, des enfants jetés d'une fenêtre à l'autre, une mère en couches tombant dans le Rhône, une chrétienne déjà sauvée et hors de danger, mais rentrant dans sa maison pour y chercher sa bible, qu'elle se repentait d'avoir oubliée...

Louis Ruchonnet à Rovéréaz.

Un de nos lecteurs goûtait un jour à la ferme de Rovéréaz. A la même table, se trouvaient Louis Ruchonnet, sa mère et ses deux fils. Les goûters champêtres de Rovéréaz étaient autrefois l'un des rendez-vous favoris des Lausannois.

La conversation fut des plus intéressantes et des plus variées. En pouvait-il être autrement quand Louis Ruchonnet y apportait le tribut de ses vastes connaissances et le charme de sa parole? Politique, littérature, beaux-arts, sciences, etc., tous les sujets furent abordés.

— Papa, s'écria tout à coup l'un des enfants, qui, depuis un moment, était absorbé dans l'examen d'un syphon d'eau gazeuse, papa, je ne comprends pas comment une simple pression sur ce bouton peut faire monter l'eau dans le tube de verre.

— Je m'en vais t'expliquer cela, répondit le père : va me cueillir une de ces fleurs de dent-de-lion : nous en ferons un syphon.

Avec deux verres, une goutte d'eau et la tige de dent-de-lion, Louis Ruchonnet fit à son fils une démonstration des plus simples du principe des syphons et qui lui fut l'occasion d'une dissertation charmante sur les lois de la physique. C'était plaisir à voir cette grande intelligence se mettre à la portée des enfants et leur faire comprendre par des comparaisons ingénieuses autant qu'imprévues les théories les plus complexes de la science.

Après le goûter, sur l'invitation du fermier, tous les convives allèrent visiter les étables et les diverses installations de la ferme.

Devant les nombreuses machines agricoles qui, à ce moment, faisaient leur apparition chez nous, madame Ruchonnet était dans l'admiration.

— Dis-moi, Louis, d'où viennent toutes ces machines? demanda-t-elle à son fils

— Mais, maman, quelle question tu me poses là! Regarde donc ces grandes dents; cela ne peut venir que d'Angleterre...

Madame Ruchonnet était anglaise. Elle sourit comme tout le monde à cette innocente plaisanterie de son fils, qui, d'ailleurs, l'effaça aussitôt par un bon baiser.

Lè dou Savoyardes et lo négre.

L'est bin râ quand on vai on négre pè chaôtre et, tot parâi, l'ein arrevè onco cauquiès iadzo; mâ, quand on ein vai po lo premi iadzo, vo seimbllliè què clliâo gaillâ dussont cofiyi tot cein que patrouillont avoué lè mans. Kâ, quand on est dinse nâi coumeint dâi soubassémeints dè mermitès du lè pi tantqui'à la frimousse, vo seimbllliè assebin què lâo tsemise sont, ein cauquiès menutès, asse naire qu'on sa dè tserbon et vo vo ditès què lâo fennès dussont prâo férè la buïa totès lè senannès po manteni clliâo gaillâ âo proupro.

Et bin, tot cein n'est pas veré! et se lè négro sont nâi, l'est paceque l'ont la pé dinse et vo z'ariâ bio lè savounâ bin adrai et lè frottâ tota 'na dzornâ avouè 'na brosse dè rizette que restérionl adé nâi coumeint dè la setsè (suie).

Ora, porquiet ne sont-te pas blliancs coumeint no z'autro? Lè z'ons diont que cein vint dè race; dâi z'autro, que l'est paceque clliâo dzeins démâoront dein dâi pays ïo lo sélâo est destra tsaud, et ïo, pè vai Tsallanda, fâ dâi raveu pi què tsi no tandi lo mai d'où, pisque diont que porriont frecassi dâi truffès quie dévant, rein qu'ein metteint la péla âo sélâo.

Quand on est dein dâi pays dinse, ne faut don pas s'ébahy se clliâo lulus sont soupllià à tsavon; laissi vai on n'omelette sein la veri su on fu que frecassè, le vint tota nâirè pè dezo et le sè bourlè! L'est la mima tsouze po lè négro!

Cein est onco bin quemoudo, dâi iadzo, d'étrè matsourâ dinse, kâ la coffiâ ne sè vai pas atant què su no z'autro; mâ se clliâo négro vont sè frottâ contre dâi sa dè farna, âobin dâo dzi, l'est on autra quiestion!

Ein 96, quand l'ont fe cllia grant'esposechon pè Dzenèva, vo sèdès que l'ein est arrevâ tota 'na compagni dè pè l'Afriqua, po sè montrâ on pou âi dzeins dè per tsi no et on bolondzi dè Dzenèva ein avâi mimameint eingadzi ion que fasâi adé teni à l'eintraïe dè sa boutequa po férè veni lè pratiquès.

Duès Savoyardès qu'étiont veniès po vaire la fêta, volliàvont atsetâ dâi navettès et coumeint le vouaitivant dévant lo magasin à cé bolondzi, véyont stu compagnon qu'étâi branquâ vai la porta avoué on fordai et on bounet blliancs tot frais eimpésâ et cein lè z'a tant ébahyès que iena dè clliâo lurenès dese à l'autro :

— Eh! dis vai, Joséphine, vouaitie vai, on négre? N'arè jamè cru què lè bolondzi dè per ice tegnivant dâi mitrons dinse; l'est cè z'iquie que dussè coffiyi la farna quand l'einpattè!

— Que vâo-tou, l'âi dese l'autro, lâo z'ein faut portant âi bolondzi.

— Et porquiet férè?

— Foùla que t'é! Et quoui est-te que farâi lo pan nâi!

**

Voir Joseph!

La nuit tombait, une de ces nuits prématurées de novembre où tout concourt pour étouffer avant l'heure la faible et vacillante lumière des jours d'hiver; une brume épaisse s'étendait sur le ciel, et venait ajouter son voile à l'ombre provenant de l'étroitesse de la rue; au dedans de la chambre il faisait en réalité tout à fait noir et, au premier abord, l'œil le plus exercé eût été embarrassé pour distinguer le moindre objet; cependant au bout d'un instant, auprès de la cheminée où, par économie, quelques tisons se consumaient lentement sous les cendres, une silhouette se profilait, une forme sombre, chétive, courbée.....

C'était le sort habituel de la grand'mère Marais d'être seule ainsi, de l'aube au crépuscule, tandis que sa fille et son gendre étaient à la boutique, et, trop vieille pour travailler, elle passait les trois quarts du jour, immobile, assise au coin de l'âtre, le matin tournant le dos à la clarté grise encore trop forte pour ses yeux fatigués, le soir, sans lampe, les mains toujours inoccupées et le cerveau roulant deux ou trois pensées toujours les mêmes; une, surtout, revenait comme un refrain, celle de son petit-fils Joseph parti depuis un an pour son service militaire.

Cette fois pourtant, entre chien et loup, une voisine de son âge, la mère de la fruitière d'en face, vint lui tenir compagnie et, naturellement, entre les deux vieilles, ce fut bientôt, mais de la part de la grand'mère principalement, cela va sans dire, un concert ininterrompu de louanges sur ce cher « Joseph! »

— Un enfant si bon, si doux, si bien élevé, mame Fontaine, commença-t-elle d'une voix chevrotante; puis, partie sur ce sujet, et, intarissable, elle continua : la joie de mes vieux jours.... je le vois encore lorsqu'il partait pour l'école d'un air crâne avec ses petits livres de classe sous le bras... et ses maladies!... car il les a toutes eues, le pauvre chéri! la rougeole, la coqueluche... et jusqu'à cette grande qui nous a fait si peur et où nous avons failli le perdre... la fièvre... la fièvre... « moqueuse », comme disent les médecins, ah! mame Fontaine, il nous a donné bien du tourment, allez!... mais que de satisfactions aussi; vous souvenez-vous comme il était beau le jour de sa première communion... vous étiez déjà dans le quartier, je crois?... oui... ah!... non, non.... c'était l'année d'avant, alors vous ne l'avez pas vu.... attendez que je vous raconte....

Et pour la centième fois la bonne grand'mère reprit cette vieille histoire, sue par cœur par la voisine, mais que, oublieuse, elle répétait toujours comme une chose neuve, avec le même entrain et le même luxe de détails; le gars était un homme maintenant, mais pour la mère Marais, il restait toujours dans ses souvenirs le petit garçon de jadis, le bambin joufflu dont l'entêtement amusait, les colères faisaient rire et les défauts d'écolier passaient inaperçus.

— Un an passé, mame Fontaine, un an passé!... s'exclama-t-elle, et avec un soupir elle reprit : dire qu'il est si loin, là-bas, par delà la mer... en Afrique, comme ils disent... mon pauvre petit, est-ce que jamais je te reverrai?...

— Allons mame Marais, pas d'idées noires, deux ans c'est rien!...

— Pas à mon âge... mes jambes ne sont plus solides... mes yeux ne voient plus clair... Et dans un élan : tenez, mame Fontaine, je ne demande qu'une chose au bon Dieu : Voir Joseph.... et mourir!... »

* * *

Tout passe, les deux années qui semblaient si longues à la mère Marais s'écoulèrent pourtant, uniformes, et un jour, un matin plutôt, Joseph apparut sur le seuil de la porte, grossi, bruni, à peine reconnaissable.

On s'embrassa, mais au lieu du bonheur promis et attendu depuis si longtemps, une sorte de gêne enserra subitement la famille; ce fut comme un étonnement et, dans cet instant, à l'avance rêvé plein d'expansion, personne ne sut que dire, pas même la vieille qui, descendue pour la circonstance de sa chambre du premier étage, resta là, les bras ballants, ouvrant de grands yeux, et ne trouvant pas un mot... C'était Joseph, et cependant ce n'était pas lui... Et dans le cœur de la grand'mère il se fit soudain un vide, ce fut comme si celui qu'elle attendait était mort, celui-là était un autre, et elle eut la sensation que son Joseph était à jamais perdu pour elle.